

propre à la domination de l'homme sur la nature ; enfin, elles développent dans notre esprit l'idée du beau intellectuel.

A côté de ces faces éclairées d'une si vive lumière, les sciences en laissent d'autres dans une complète obscurité ; elles ne nous disent rien sur la justice de Dieu et sur le culte qui lui est dû ; peu de chose sur l'homme considéré dans ses sentiments, ses passions et ses idées ; peut-être nous donnent-elles une opinion erronnée de sa puissance ; leurs méthodes comme leurs résultats restent en dehors des vérités morales ; elles laissent les disciples appliqués uniquement à leur étude dans l'ignorance la plus complète du bien et du mal, du juste et de l'injuste.

Les avantages propres aux sciences manquent aux lettres, et par contre, celles-ci comblent toutes les lacunes de celles-là. Au silence des mathématiques et de l'histoire naturelle sur toutes les questions morales, elles opposent des solutions qui échauffent le cœur autant qu'elles éclairent l'esprit. Que conclure de ce rapprochement ? Evidemment une éducation qui ne laisserait pas de lacune associerait dans une sage mesure les lettres et les sciences, les compléterait les unes par les autres, et de leur association formerait un tout parfait. Mais si cette combinaison est désirable, elle n'est pas proportionnée aux forces de la jeunesse. Un choix est nécessaire ; et, quelque désir qu'on ait de s'arrêter à l'une de ces solutions moyennes qui ne froissent personne, force est bien de se décider. Quel parti prendre alors, si le but, comme chacun l'admet, est de former un homme digne de la liberté, capable de se diriger et de diriger les autres ? Evidemment, cet homme sera surtout celui qui connaîtra le mieux ses passions, ses faiblesses et ses erreurs ; qui sera le plus éclairé sur ce qui est juste ou injuste, méritoire ou coupable ; qui saura le mieux apprécier la nature des secours qu'il peut attendre de Dieu ; et en